

PROFESSION : CAPITAINE PIRATESSE

Flibustier, boucanier, corsaire, pirate, ces termes sonnent à nos oreilles sans que l'on fasse forcément la différence. Mais s'ils ne sont pas synonymes, ils ont au moins un supposé caractère commun : la masculinité. Un ou une ? Ces mots existent-ils au féminin ?

Comment les forbans de l'âge d'or de la piraterie occidentale considéraient-ils les femmes ? Qu'en est-il d'autres époques et d'autres océans ? Pourquoi les femmes entraient-elles en piraterie et comment devenaient-elles capitaine ?

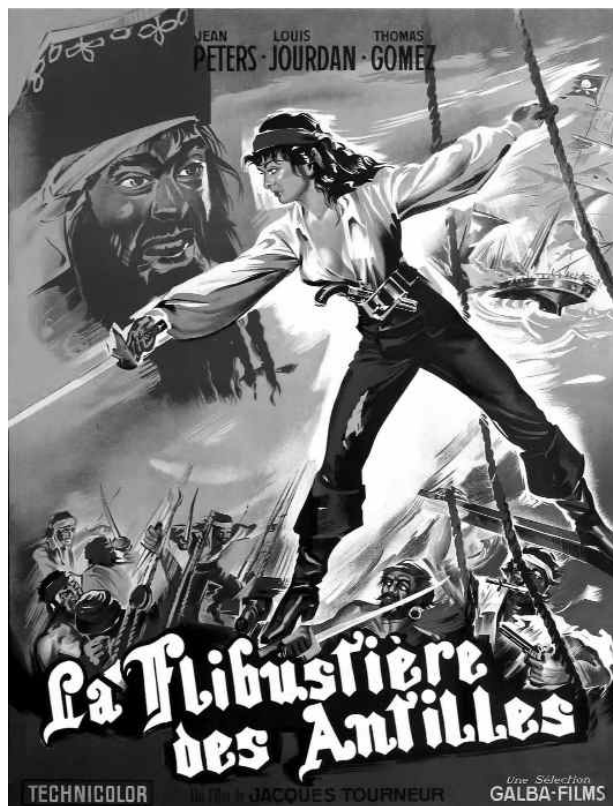
Des figures féminines truculentes dont l'histoire maritime a gardé trace, nous n'évoquerons ici que les cheffes.

Si la femme était mal venue sur les navires pirates occidentaux, sa présence, le plus souvent clandestine, était moins rare qu'on le croit. À l'opposé, la piraterie chinoise était une affaire de famille. L'inadmissible mise à l'écart de la part des historiens de la flibuste fait qu'on ignorera toujours le nombre de femmes qui choisirent la mer comme terrain de révolte armée.

Chez les "Frères de la côte", les femmes perturbaient la fraternité virile. Pureté en mer, débauche à terre. Là où il n'y avait rien à piller elles étaient enlevées, violées, massacrées.

Les femmes entraient en piraterie pour fuir la misère, un mariage contraint, la prostitution forcée ou par soif d'aventures ou encore pour suivre un père ou un mari. Elles devaient cacher leurs règles, comprimer leur poitrine et parfois une grossesse. Sous un nom d'emprunt, les pirates existèrent à toutes les époques et à tous les échelons de la hiérarchie dont la langue française n'a pas prévu de masculin.

Elles ont été élues capitaine par un équipage en mutinerie. Elles ont levé flottes et armées, se révélant les plus âpres au combat, en tête d'abordage et, selon les hommes qui ont écrit l'Histoire, plus cruelles que leurs homologues masculins. Issues du peuple ou de l'aristocratie, elles n'ont pas remis en cause les valeurs viriles ni le fonctionnement de la société. Toutefois elles ont été justes avec leur équipage et dans la répartition du butin. Elles ont parfois été pendues par les autorités. Quand elles n'ont pas sombré dans l'oubli ni au fond des mers lors des combats ou des tempêtes, des procès précis et des témoignages de contemporains ont relaté leurs faits d'armes et leur vaillance.



Affiche signée Belinsky de "La Flibustière des Antilles".

On notera l'usage exceptionnel du féminin de flibustier...

Ce film de Jacques Tourneur (Ann of the Indies) de 1951 est le premier qui mette en vedette une femme capitaine piratesse. Le personnage est inspiré de l'authentique femme pirate Anne Bonny, qui figurait déjà dans un film de Frank Borzage de 1945, "Le Pavillon Noir".

Ni Anne Bonny, ni Mary Head, également célèbre - et qui fut sa compagne et complice - n'ont été capitaines.

Quelques grandes figures

■ **Alfild de Gotland** (fin du VI^{ème} ou IX^{ème} siècle ? Les sources sont divergentes) :

Cette princesse scandinave de la tribu des Goths était réputée si belle que son père l'enfermait sous la garde de deux vipères pour décourager les prétendants. Le beau prince Alf tua les vipères et plut à Alfild mais pas à sa mère pour qui une Viking ne renonce pas à sa chasteté sans résister. Ce dilemme poussa Alfild à prendre la mer, habillée en homme. Ayant constitué un équipage féminin, elle prit un navire de voleurs qui l'élirent capitaine. Devenue puissante, renommée pour sa bravoure, Alf la retrouva. Ils se marièrent et eurent une fille. Elle disparut de l'Histoire. Un clerc danois, au début du XIII^{ème} siècle, écrivit sa vie en l'émaillant de merveilleux et latinisa son nom en Alvilda.

L'aventure maritime viking se déclinait dans les deux genres et les guerrières du Nord étaient parfois capitaines.



Guerrières suédoises, gravure extraite de Historia de gentibus septentrionalibus, de Olaus Magnus, Rome, 1555.

■ **Jeanne de Belleville** (1300-1359) : Bretagne.

Déjà veuve, elle épousa en 1328 un noble breton qui combattit pendant la guerre de Cent ans (débutée en 1337). Prisonnier, il fut rapidement échangé et libéré. Le soupçonnant à tort de trahison, le roi de France Philippe VI de Valois l'arrêta pendant un tournoi, le pendit sans procès et exposa sa tête tranchée à Nantes. Jeanne leva une armée de 400 hommes, pilla six châteaux au service des Valois avant de vendre ses bijoux et ses butins pour armer trois vaisseaux, avec le soutien d'Édouard III roi d'Angleterre. En tenue de maille, l'impitoyable "lionne de Clisson" très respectueuse de son équipage, était toujours la première à l'abordage, razziant et incendiant jusqu'à l'intérieur des terres normandes. Elle déstabilisa tant son commerce que le roi de France la poursuivit avec sa flotte. Vaincue, elle se sauva dans une chaloupe qui dériva jusqu'à Morlaix, chez des ennemis des Valois. Vainqueurs à Crécy en 1346, les Anglais s'installèrent à Calais et en Bretagne. Jeanne se remaria et récupéra ses terres confisquées. Son fils, pourtant un temps recueilli par Édouard III, devint chef des armées royales de France.

■ **Grace O'Maley** (1529-1603) : Irlande.

Initiée très jeune par son père puis épouse de pirate à 16 ans, elle prend le contrôle de la flotte paternelle à sa mort. Interdite de titre de chef de clan, elle en avait le rôle

sous peine de représailles. Mère de quatre enfants, survivant à ses conjoints, elle pille les châteaux et attaque les bateaux jusqu'en 1601. Elle est en conflit ouvert avec un gouverneur qui fait assassiner l'un de ses fils et en emprisonne un autre dont elle obtient la libération grâce au soutien de la reine Elisabeth. Grace s'éteint dans son lit à 74 ans après une soixantaine d'années de piraterie, l'une des carrières les plus longues de tous les temps.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Sara Lorimer : À l'abordage, les femmes pirates
(Éd. du Seuil, 2002, épuisé)

Marie-Ève Sténuit : Femmes pirates, écumeuses des mers
(Éd. du Trésor, 2015)

Michel Le Bris & Virginie Sema : Pirates & flibustiers des Caraïbes (co-éd. Hoëbeke & Musée national de la Marine, 2001)

Gilles Lapouge : Pirates, boucaniers, flibustiers
(Éd. du Chêne, 2002)

Do or die (collectif anglais) : Bastions pirates, une histoire libertaire de la piraterie (Éd. Aden, 2015)

Daniel Defoe : Histoire générale des plus fameux pirates & Le grand rêve flibustier (Éd. Libretto, 2002)

■ **Charlotte du Berry** (1636 - ?) : Angleterre et Méditerranée.

Elle fuit très jeune une éducation rigide en fréquentant les malfrats des docks de Londres vêtue en homme. Elle épouse un marin de la flotte royale qu'elle suit prétendant être son frère. Ils combattent côte-à-côte mais la féminité de Charlotte est découverte par le lieutenant second du navire qui, pour se débarrasser de son mari, l'accuse de mutinerie. Il meurt sous le fouet. Elle poignarde le lieutenant qui l'a forcée à partager sa couche, se sauve dans Londres à nouveau habillée en femme. Elle est enlevée dans le cabaret mal famé où elle travaille par un gros, vieux et cruel capitaine de marine marchande qui la viole jusqu'à ce qu'elle organise une mutinerie et le décapite. Elle est élue capitaine par l'équipage et se re-déguise en homme.



*Illustration tirée du livre d'Edward Lloyd, History of the Pirates, 1836.
Légende : "Charlotte de Berry, la femme pirate à l'abordage du vaisseau anglais Lizard" - Noter les costumes fin XVIII^{ème} !*

Elle attaque de nombreux navires, gagnant une réputation de férocité. Pendant une réparation de son bateau endommagé par une tempête, elle tombe en amour réciproque avec José, un jeune homme riche qui la suit en piraterie en lui donnant sa fortune. Lors d'une tempête qui fait sombrer son navire, Charlotte, José et quelques rescapés dérivent sur un radeau fabriqué à la hâte. Au bout de huit jours sans eau ni nourriture, le tirage au sort désigne José qui est mangé. Les survivants sont sauvés peu après par des marchands dont le navire est ensuite attaqué par des pirates algériens. Elle se bat si vaillamment qu'elle repousse l'ennemi et sauve l'équipage, avant de se jeter par-dessus bord en criant « José ! ».

L'existence de cette figure héroïque n'est pas certaine...

■ La reine des pirates de la mer d'Oman (fin du XVII^{ème} siècle) : Indes.

Choisie par la population pour gouverner une province croyant la femme d'une nature plus douce et à l'écoute des doléances, on ignore le nom de celle qui régna avec autorité sur une flotte gigantesque sans jamais monter sur un bateau. Ses hommes, nombreux et peu armés sur des embarcations légères, vainquaient par leur rapidité. En 1684 elle laissa la vie sauve et rendit son navire à un capitaine anglais qui ne lui avait pas menti.

Blanc, rouge, noir

Les flibustiers français utilisaient généralement le pavillon blanc, couleur de la royauté. Dans de rares cas, ils complétaient ce signal par un pavillon rouge, couleur du sang, signifiant ainsi à leur adversaire qu'il n'y aurait pas de quartier dans un combat à mort sans pitié.

Le flibustier Rolle utilisait le pavillon rouge à tête de mort dans les années 1685 à 1693.

Ce n'est qu'avec les pirates que le pavillon noir apparut. Il aurait été vu pour la première fois au mât du navire d'un "capitaine français", Emmanuel Wynn, en 1700.

Avec la tête de mort entre deux ossements, la bannière pirate s'appelle le *Jolly Roger* (c'est peut-être l'anglicisation du français "Joli rouge") et signifie : pas de quartier.

Le drapeau noir est devenu la négation de tous les drapeaux, de toute nationalité qui dresse la race humaine contre elle-même et nie l'unité de l'humanité. Le noir exprime la colère face aux crimes perpétrés au nom de l'allégeance à un état... mais c'est aussi sur un drapeau à fond noir que s'inscrit aujourd'hui le nom de "l'État islamique", qui n'est pas avare de crimes...



*Jolly Roger féminin ?
Bannière inventée, tout comme le terme "piratesse".*

■ Maria Cobham (début du XVIII^{ème} siècle) : du Sud-Est de l'Angleterre jusqu'au Canada.

Elle suit Cobham - pirate entre 1720 et 1740 - et ne cache pas sa féminité à son équipage. Elle tempère puis surpasse la cruauté de son mari. Quand celui-ci souhaite prendre sa retraite, recherchés en Angleterre, ils s'installent au Havre en se faisant passer pour de paisibles rentiers. Comme il fréquente la haute société et la délaisse (et la maltraite probablement), elle finit par se suicider.

■ Fanny Campbel (fin du XVIII^{ème} siècle) : de Boston à Cuba.

Elle est initiée à la navigation par son fiancé marin. Quand il est fait prisonnier par des pirates dans une geôle de la Havane. Elle se travestit en homme, s'engage sur un brick de commerce, organise une mutinerie. Éluë capitaine, à la tête de deux navires, elle sème la terreur et délivre son fiancé qui l'accompagne en piraterie. Ils deviennent corsaires à la Révolution. Elle reste définitivement à quai à partir de sa première grossesse.



Portrait de Fanny Campbell, en frontispice de sa biographie par Maturin Murray (New York, 1844). Dans une autre édition de la même époque (Boston, 1845) plus "marketing", le drapeau porte l'emblème à la tête de mort, et on a ajouté comme sous-titre : The Female Pirate Captain.

■ Sadie la chèvre (fin du XIX^{ème} siècle) : Manhattan.

Connue comme chef de gang en 1869, Sadie Farrell fut surnommée "la chèvre" à cause de sa manière d'attaquer à coups de tête. Elle fréquentait un bouge sordide dont la videuse lui arracha une oreille conservée dans un bocal de saumure. Sadie prit la tête de pirates fluviaux et portuaires jusqu'à ce que la police l'oblige à revenir à ses anciennes activités. Après la fermeture du bouge pour excès de meurtres, la videuse lui rendit son oreille qu'elle porta en médaillon jusqu'à sa mort.

■ Ching Yih Saou (1775-1844) : mer de Chine.

Elle était une navigatrice déjà expérimentée quand elle prit la succession de son mari, un pirate vietnamien massacré pour excès de cruauté. L'amirale dirigea une flotte de

800 grandes jonques et 1000 petites, soit une troupe de 70 000 pirates, ce qui la fait considérer comme le plus grand pirate de tous les temps. Dans un magasin de produits transbordés, elle gérait la comptabilité et le partage dont 4/5^{èmes} de part allaient au fond commun et un 1/5^{ème} au pirate. Contrevenir à son règlement était puni de mort. Elle payait et nourrissait bien son équipage assuré de son emploi mais devant être marié dans les règles. Le sort des prisonnières dépendait de la permission de l'économiste. L'empereur l'obligea à se recycler sur terre. Son entreprise de contrebande devint alors prospère à moindres risques. Un ancien prisonnier anglais relata son organisation et les péripéties de sa vie.

■ **Madame Hon Cho-Lo** (début du XX^{ème} siècle) : mer de Chine

Veuve d'un pirate tué en 1921, elle sema la terreur à la tête d'une soixantaine de jonques pendant un an, se forgeant la réputation du plus impitoyable de tous les pirates et bandits chinois. Ses proies étaient les villages côtiers, où elle enlevait des dizaines de filles et femmes pour les vendre comme esclaves. Sa flotte détruite par un navire de guerre, et trahie par ses proches, elle fut finalement nommée colonelle, dans l'armée de terre...

■ **Laï Choi San** (début du XX^{ème} siècle) : mer de Chine

Son père, ancien coolie pauvre devenu inspecteur de la gigantesque flotte de Macao, forma Laï Choi San à extor-



Laï Choi San entourée de quelques uns de ses hommes (années 30)

LA DIONYSIVITÉ
LA COOPÉRATION DES IDÉES

L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Code(s) pirate(s)

Le code des pirates, renouvelé à chaque expédition, était authentiquement démocratique. Le "conseil" décidait des règles de vie à bord des bateaux. Chacun avait une voix. De même pour décider d'une direction à prendre ou du choix d'aborder ou pas. Le capitaine était élu par l'ensemble des matelots qui optaient généralement pour le plus expérimenté. Le capitaine n'était le maître absolu et incontesté que pendant les abordages et les tempêtes. Les autres "officiers" étaient eux aussi élus, pour contrôler le respect des règles. Les "mandats" pouvaient être remis en cause en cas d'incompétence ou de cruauté abusive. Un code démocratique était plus efficace que les mauvais traitements parce qu'il limitait les mutineries et assurait beaucoup mieux la survie de chacun au sein du collectif.

Autre modèle pour notre société contemporaine est la répartition égalitaire du butin, capitaine et officiers ne recevant jamais plus du double de la part des matelots. Une grosse partie du butin allait au "pot commun", géré par le quartier-maître, et destiné en partie aux coûts de réfection du bateau et aux vivres. L'espérance de vie à bord était de trois ans ; en plus des combats et des tempêtes, il y avait l'alcoolisme forcené, les fièvres, le scorbut, et des conditions d'hygiène épouvantables... C'est pourquoi le pot commun était également destiné à dédommager les blessés, secourir les compagnons mutilés, ou même leur assurer une "retraite" à terre. Une sorte de préfiguration de la sécurité sociale qui soudait encore plus la société pirate...

Extraits de codes de pirates :

- « Aucune femme, aucun jeune garçon ne doit vivre à bord. Si un homme ayant séduit une femme l'introduit à bord sous le couvert d'un déguisement, il sera puni de mort. »
- « Si dans quelque vaisseau dont nous nous rendons maîtres, il se trouve une femme d'honneur, celui qui la débauchera sera aussitôt puni de mort. »

quer de l'argent et à pirater. Lui succédant, elle devint rapidement "Le maître n°1", surnommée "Montagne de prospérité". Elle était raffinée à terre pour ses affaires mais vêtue en homme et pieds nus en mer, à la tête de douze jonques très rapides. Elle était très populaire et les autorités fermaient les yeux sur son racket. Elle possédait aussi deux maisons de jeux. Les familles des otages riches recevaient une oreille, un doigt, un nez, jusqu'au paiement, sinon ils étaient achevés. Des prêtres taoïstes organisaient des cérémonies dans sa cabine avant les départs. Elle accepta à bord un journaliste qui visita même la maison des prisonniers et des tortures (son récit fut publié en 1930). Laï Choi San eut deux maris, beaucoup d'amants et deux fils.

Les Japonais mirent fin à la piraterie chinoise en décembre 1937. Ce que devint Laï Choi San est incertain.

Les conférences-visites-débats du cycle "Les dimanches au musée" se déroulent au **Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis** 22^{bis}, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

